

reur devait être aussi impitoyablement reconnue et signalée. Il y a encore beaucoup de lecteurs qui pourraient se lever, et, interrompant l'auteur, lui dire comme, un jour, le Maréchal Soult à la chambre : « Vous parlez du siège de Gènes, monsieur, mais j'y étais, moi ! j'y ai eu la jambe cassée ! » — Et comment ne pas donner attention à ces interrupteurs qui ont laissé leurs membres épars sur les champs de bataille, et qui ont bien acquis à ce prix le droit d'avoir leur opinion et de la dire tout haut sur les grandes choses qu'ils ont vues et qu'ils ont faites ? Ce livre donc, au milieu de l'assentiment général est exposé à rencontrer des contradicteurs et à subir des réfutations. Déjà une réclamation partie de haut se fait entendre : Madame la princesse de Canino, veuve de Lucien Bonaparte, annonce une rectification *sur pièces authentiques*. Dans sa marche triomphale, cet ouvrage soulèvera néanmoins des réclamations plus ou moins justes, plus ou moins importantes. Ce n'est pas assurément qu'il renferme de nombreuses erreurs, puisque l'auteur a été si complètement renseigné et prémuni ; mais c'est que la plus légère inexactitude ne peut rester inaperçue ; c'est que le témoin oculaire est, de sa nature, exigeant, contradicteur et vétilleux ; c'est que, plus qu'une autre, l'histoire contemporaine *oblige* ; c'est que la vérité qui blesse, expose.

Mais il y a encore un inconvénient plus grave, un écueil plus dangereux, difficile à éviter, car il tient aux entrailles et devient un défaut du sujet. C'est cette forte, inexorable, absorbante unité qui rayonne toujours seule au centre du pouvoir. Sans doute, c'est une sécurité pour l'historien que d'avoir sans cesse devant les yeux cette colonne lumineuse qui le guide en marchant devant lui ; mais s'il advient, plus tard, que le *Dieu* remplisse à lui seul la *machine*, l'histoire du Consulat et de l'Empire ne sera plus que l'histoire du Consul et de l'Empereur. Nous ne sommes qu'au début du livre et cette difficulté ne se révèle point encore ; mais il arrivera une époque où l'on n'entendra en France que des bruits de tambour et d'airain ; où les bulletins de la *grande armée* auront seuls la parole ; où il n'y aura plus dans le pays qu'une pensée et qu'un homme. C'est alors que l'histoire risque de se trouver circonscrite dans l'enceinte biographique. Quel homme ! l'état c'est lui, l'histoire c'est lui !